

« La logique du monde adulte maintient l'adolescent dans une irresponsabilité dans la vie sociale et lui propose des ersatz de reconnaissance qui entretiennent sa dépendance. Pour un sujet bouleversé par la puberté, la confrontation à un monde adulte qui donne l'impression de ne pas lui fournir d'appui, le laisse sans recours et dans un grand désarroi ».

Jean-Marie Forget, propose une approche clinique des adolescents, de leur fragilité, de leur violence mise en scène ou en acte. Pour le professionnel, il importe de comprendre en quoi ces actes traduisent un défaut de sens, une défaillance de la parole afin d'en réintroduire les « dimensions exclues ».

Temps d' Arrêt:

Une collection de textes courts dans le domaine du développement de l' enfant et de l' adolescent au sein de sa famille et dans la société. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d' autres textes.

yapaka.be

Coordination de l' aide aux victimes de maltraitance
Secrétariat général
Ministère de la Communauté française
Bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles
yapaka@yapaka.be



LES VIOLENCES DES ADOLESCENTS SONT LES SYMPTÔMES DE LA LOGIQUE DU MONDE ACTUEL

Jean-Marie Forget

LECTURES

TEMPS D' ARRÊT

yapaka.be

**Les violences
des adolescents
sont les symptômes
de la logique
du monde actuel**

Jean-Marie Forget

Temps d'Arrêt:

Une collection de textes courts dans le domaine de la petite enfance. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes...

Cette publication reprend l'intervention de Jean-Marie Forget présentée lors de la conférence qui s'est tenue le 24 octobre 2006 à Namur.

Jean-Marie Forget est psychiatre, psychanalyste. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont *L'adolescent face à ses actes et... aux autres* (Erès, 2005).

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations (Administration générale de l'enseignement et de la recherche scientifique, Direction générale de l'aide à la jeunesse, Direction générale de la santé et ONE), la collection Temps d'Arrêt est éditée par la Coordination de l'Aide aux Victimes de Maltraitance. Chaque livret est édité à 11.000 exemplaires et diffusé gratuitement auprès des institutions de la Communauté française actives dans le domaine de l'enfance et de la jeunesse. Les textes sont également disponibles sur le site Internet www.yapaka.be.

Comité de pilotage:

Jacqueline Bourdouxhe, Nathalie Ferrard, Gérard Hansen, Françoise Hoornaert, Perrine Humblet, Roger Lonfils, Reine Vander Linden, Philippe Renard, Jean-Pierre Wattier, Dominique Werbroeck.

Coordination:

Vincent Magos assisté de Laurie Estienne, Diane Huppert, Philippe Jadin et Claire-Anne Sevrin.

Avec le soutien de la Ministre de la Santé, de l'Enfance et de l'Aide à la jeunesse de la Communauté française.

Éditeur responsable: Henry Ingberg - Ministère de la Communauté française - 44, boulevard Léopold II - 1080 Bruxelles. **Juillet 2007**

Sommaire

Les adolescents désarçonnent	7
Les adolescents sont sans appuis	10
Les actes	12
L'opposition	15
La parole mise en scène	21
La responsabilité des adultes et le rap	28
Le passage à l'acte	35
Les symptômes modernes	43
L'insistance du regard dans la vie sociale:	
• Le Happy slapping	47
• La chape du regard, via les écrans, dans la vie sociale	50
Un discours sans contradiction	54
Réintroduire la contradiction et la référence à la perte	65

*Sans langue, tout n'est que chaos,
confusion et peurs infondées...*

Sans langue, le caractère nu est dévoilé...

Sans langue maternelle, l'homme est infirme.¹

Les violences sont fréquentes à l'adolescence et sont souvent considérées comme des marques du caractère inaccessible des jeunes, correspondant à ce qu'on nommait «l'âge ingrat». Pour le clinicien, elles signent l'impasse dans laquelle se trouve l'adolescent. C'est l'impasse d'une revendication étouffée, le désarroi d'un appel sans réponse ou le désespoir de l'absence d'une autorité symbolique. Il ne s'agit pas d'interpréter ces manifestations, ce qui ne ferait que les réactiver, mais de pouvoir les concevoir comme des marques de défaillance de la parole et du sens, pour trouver le moyen de réintroduire ces dimensions exclues.

Si nous nous référons à l'étymologie, nous avons la surprise de constater la proximité de ce terme de la logique de l'adolescence. La violence, du latin «violentus», s'applique à l'aspect emporté du caractère ou à la qualité impétueuse des phénomènes naturels, tels que la tempête². La consistance de la violence est en résonance avec l'impétuosité de la puberté, avec la poussée du réel du corps qui surprend le sujet au sortir de l'enfance et qui lui impose de la lier aux marques de son identité pour y ordonner son désir.

1 Appelfeld A., «Histoire d'une vie», Éd. de l'Olivier, Le Seuil, Paris, 2004, 214 p.

2 «Vis» désigne la «force en action», la «force exercée contre quelqu'un». À partir de Cicéron, vis traduit la consistance de δυναμις, qui donnera dynamique, et signifie «puissance», «énergie» et «ascendant». Le pluriel vires désigne initialement les forces physiques, les ressources mises à la disposition d'un groupe social pour exercer sa «vis», puis équivaut à «force virile» et par métonymie à «organes sexuels virils» (Rey A., Dictionnaire historique de la langue française, Paris, 1992, 2383 p.).

Les adolescents désarçonnent

Si nous voulons trouver des éclaircissements aux manifestations de l'adolescent, nous devons distinguer ce qui tient à l'adolescence même qui est un temps de franchissement, ce qui tient aux freins exercés par la logique du monde dans lequel il essaie de faire sa place et comment l'expression de ses initiatives et de ses souffrances va combiner les logiques de l'adolescent et de son environnement.

Ce que manifestent les adolescents est toujours dérangent pour les adultes. Ceci tient à plusieurs facteurs.

Tout d'abord, le fossé des générations, cet écart radical dont la vulgarisation de la psychologie, voire de la psychanalyse, a pu faire supposer qu'il allait s'amender. Il n'en est rien, et nous verrons pourquoi. Il est hors de question de supposer que les rapports entre les adolescents et leurs parents, ou les adultes en position d'autorité, puissent être systématiquement harmonieux. De toujours, les parents ne comprennent pas les adolescents, ce qui engage ces derniers à mettre en œuvre leurs initiatives, pour prouver qu'ils ont raison.

Ensuite, le fait que l'adolescence est créée par le monde adulte. L'adolescence est la prolongation d'un temps d'irresponsabilité sociale pour des jeunes pubères et un effet de la société industrielle, de la société moderne occidentale. Cette prolongation d'un temps d'irresponsabilité tient à la fois à l'absence d'actes initiatiques à même d'offrir officiellement aux pubères un accès au monde des adultes – on a vu récemment resurgir en France la nostalgie du service militaire – et à l'instabilité du monde économique et professionnel. La transmission d'une formation échappe à

l'autorité d'un savoir-faire familial mais passe par l'acquisition d'un savoir constitué sous la tutelle d'un enseignant, dont la position d'autorité comme l'efficacité du savoir sont contestées. Les incertitudes du marché de l'emploi et la fréquence des contrats à durée déterminée rendent de plus en plus tardif l'âge d'autonomie des jeunes. Ils les maintiennent dans la dépendance, si ce n'est sous la tutelle de leurs parents, dans le meilleur des cas.

Cette émergence d'une tranche d'âge artificiellement maintenue dans l'irresponsabilité en fait un marché potentiel précieux. Les avances de la publicité promettent un accès immédiat au monde adulte qu'aucune sanction initiatique, aucune formation professionnelle ne vient automatiquement assurer. La publicité et le matraquage audiovisuel proposent aux adolescentes des garanties de leur féminité en leur en offrant les attributs et suscitent des lolitas de plus en plus jeunes. Ils vantent la possibilité de manier un compte bancaire personnel – dont seuls les parents sont en fait les responsables jusqu'à la majorité – ou la possibilité d'accéder à une conduite automobile accompagnée avant l'âge requis pour le permis de conduire. Ces mesures présentent en elles-mêmes un intérêt éducatif certain pour apprendre à gérer son argent ou pour saisir les risques de la conduite automobile. La critique que j'amène ici porte plutôt sur les situations où l'offre d'autonomie de certains parents se révèle inadaptée quand les adolescents se défaussent dans le même temps de leurs responsabilités propres, se désintéressent de leur formation, de leur avenir, au grand dam de ces mêmes parents.

C'est bien en ceci que les adolescents posent actuellement problème aux adultes. La logique du monde adulte entretient le pubère dans son irresponsabilité et lui propose des ersatz de responsabilités qui entretiennent sa dépendance. Pour un sujet bouleversé par la puberté, la confrontation à

un monde adulte qui donne l'impression de ne pas lui fournir d'appui le laisse sans recours et dans un grand désarroi.

À ce titre, l'adolescence nous enseigne. Elle nous enseigne sur la nécessité d'un réel, le réel du corps notamment, pour ancrer notre identité. Elle nous enseigne sur ce qui fait la structure de notre identité, de notre subjectivité, sur le fait que celle-ci a besoin d'une reconnaissance des autres, a besoin du crédit, de la confiance que font certains autres. Elle nous enseigne enfin que quand l'adolescent souffre d'un défaut d'affirmation de son identité, nous pouvons en déduire une fin de non-recevoir de sa parole chez les autres.

Les adolescents sont sans appuis

L'adolescence nous montre le sujet en quête de repères.

Tout d'abord parce que la sexualité fait irruption, via la puberté, dans son corps et dans le réel du corps. Le réel est ce qui déjoue toutes les prévisions attendues. En dépit de toutes les informations scolaires, de toutes éducations les plus pédagogiques, de tous les rêves, elle se révèle comme elle n'était pas pensable auparavant. Elle se révèle imprévisible dans ce qu'elle suscite. Elle se révèle incoercible, en ce qu'elle échappe à tout frein, à toute pause que l'adolescent souhaiterait lui apporter, pour souffler un peu et retrouver ses esprits. Du côté du corps, rien ne va plus. Or l'adolescent ne peut s'approprier cette émergence du réel qu'en l'articulant, la liant, l'assimilant aux traits de son identité. C'est une autre difficulté.

Les traits de l'identité du sujet ont la particularité d'être inconscients, à la différence de ce qui constitue la personnalité. La personne, c'est le masque, l'apparence, la part de l'identité qui s'est constituée dans le consentement aux apprentissages que les autres, les adultes, les parents exigent de l'enfant – encore que nous pourrions discuter les aléas actuels de telles structurations, du fait d'un défaut d'exigences symboliques posées aux enfants, nous y reviendrons –. Toujours est-il que le consentement de l'enfant à l'apprentissage repose sur le modèle de l'idéal, sur les marques d'autorité et de pouvoir conférées et reconnues à l'adulte. Dans ce consentement, il accepte de renoncer à sa jouissance pulsionnelle immédiate et d'en passer par les exigences de jouissance de l'adulte. Il fait passer la satisfaction de l'adulte avant la sienne.

La puberté et l'émergence du sexuel ne permettent plus à l'enfant de compter sur le crédit accordé à l'adulte. Le surgissement de la sexualité dans le réel du corps contraint le sujet à « canaliser », à faire passer ses manifestations pulsionnelles par la logique, par les modalités qui tiennent aux marques de sa propre identité. D'où l'impossibilité pour l'adolescent de se fier désormais à l'autre en ce qui concerne sa jouissance propre. L'autorité de l'adulte n'a plus cours en ce domaine pour cette raison logique, et non par un parti pris de méfiance.

De même, la forme de connaissance à laquelle se réfère l'adolescent par ses marques d'identité est radicalement distincte du savoir constitué de l'apprentissage. Il s'agit ici d'un savoir inconscient avec lequel il n'a pas le même type d'expérience. Tenir compte de son identité inconsciente nécessite pour lui un temps d'appréciation personnelle et de tâtonnement qui exige reconnaissance et bienveillance de la part des adultes proches sollicités, eux aussi, dans la structure de leur identité d'êtres de parole.

Comment se manifeste à l'adolescent le côté inconscient de son identité? Tout simplement parce qu'il ne sait pas ce qu'il veut. On se rappelle les dialogues du film de J.-L. Godard, « À bout de souffle », « Je ne sais pas quoi faire, qu'est ce que je peux faire? ». L'adolescent se confond avec ces formulations. C'est celui dont l'entourage se demande: « Qu'est-ce qu'il veut enfin? », ou « Qu'est ce que tu cherches? ». Ces interrogations – nouvelles et initiatiques, mais qui se rencontrent à d'autres âges de la vie – révèlent bien que le sujet ne sait rien de l'objet de son désir. Il passe sa vie à chercher à l'acquiescer, à l'obtenir, à y accéder, alors que fondamentalement, cet objet est résolument perdu dès lors qu'enfant, il s'est engagé dans le langage par la parole, à balbutier ses demandes et à renoncer à un accès direct à l'objet de satisfaction. Le détour par la parole fait rater le réel de l'objet.

Ceci est très sensible au niveau des actes. L'adolescence, comme temps de franchissement, est un temps de mises en actes. Il s'agit de bien différencier ce qui est un acte véritable, un acte qui engage, d'un agir impulsif et réitéré ou de certaines mises en actes qui sont des ébauches d'actes véritables mais qui nécessitent quelques précautions pour être abordées comme telles.

Tout choix qui engage se fait avec une part d'incertitude. Il ne s'agit pas d'un doute qui porterait sur la discrimination d'un « bon » ou d'un mauvais « choix », c'est là un type de ruminations obsessionnelles. Il s'agit d'une incertitude liée à la consistance du choix qui nous engage – choix d'orientation, de formation, choix de conjoint... – car celui-ci tente de correspondre à certaines caractéristiques de l'objet de notre désir. Mais à ce titre, ses coordonnées sont en partie inconscientes. Nous savons bien comment ce n'est qu'après-coup que nous nous retrouvons ou pas dans nos choix. Il y a trois temps – un temps d'incertitude, de recherche – un temps de décision – un temps de constat, après-coup.

La référence au brouillon correspond assez bien à ces différents temps, avant la mise au propre. C'est dire la nécessité du droit à l'erreur en ce temps de brouillon, c'est dire aussi l'intimité nécessaire pour se lancer ainsi et c'est enfin souligner la nécessité d'une bienveillance à l'égard de soi-même. Autrement, c'est l'expérience de la page blanche, le blanc, l'inhibition...

Ce qui est nouveau pour l'adolescent est d'apprendre à compter en soi-même sur des marques qui sont inconscientes, mais qui, malgré tout, cernent ce qui l'anime.

On sait bien comment les adolescents sont sensibles à cette difficulté et qu'ils se méfient ou refusent de premier chef ce qui relève d'un automatisme ou d'une répétition car témoignant d'une logique incontrôlée.

La difficulté est bien là! Pour rendre compte d'un désir, pour s'assimiler le réel du sexuel qui insiste dans son corps, l'adolescent est amené à s'appuyer en lui sur des marques d'identité qui lui échappent!

Il y a une autre difficulté qui se superpose à la précédente et qui est que pour s'engager ainsi, le sujet est amené à compter sur ce que j'appellerais son propre élan. Je prends le terme d'élan parce qu'il permet de représenter le trait central de l'identité, le vecteur de l'identité et qui, curieusement, ne se manifeste pas si le sujet ne se lance pas. C'est encore une part de soi qui ne se manifeste que dans l'après-coup. C'est le trait par lequel l'enfant se hasarde, se risque dans la parole, le trait de la division subjective.

Au même titre que dans la marche, l'enfant ne fait l'expérience de ce qui lui permet de gérer son déséquilibre que s'il se lance, il en est de même pour l'adolescent. Il se lance. Dans la marche, initialement, l'enfant se lance dans le vide en comptant sur l'anticipation qu'ont les parents qu'il va marcher. Il leur fait crédit. À l'adolescence, les rites initiatiques fonctionnaient ainsi.

Le rite est ce qui, dans la vie sociale, fait pendant au symbole. C'est l'équivalent d'un symbole, une structure d'articulation³ que la société proposait au pubère et à laquelle celui-ci faisait crédit, le temps de se lancer. Dans le monde actuel, l'ap-

pui que recherche un adolescent auprès de ses proches, auprès de ceux qui font autorité pour lui, est ce qui structure leur identité d'êtres de parole. Il ne recherche pas le modèle qu'ils représentent, pas leurs discours rationnels, pas leurs impératifs qu'il rencontre dans les apprentissages. Ce qu'il cherche, ce sont les marques d'identité propre, ce qui leur échappe à eux-mêmes. Ceci les renvoie à ce qui anime leur identité et les dérange.

Si l'adolescent, comme l'enfant, pousse son parent à bout, c'est pour qu'il abandonne son discours tout fait, ses références psychologiques et qu'il se manifeste par ses limites. Le parent est alors identique à ce qui fait limite en lui et qui est la colonne vertébrale de son identité. Il est signifiant. Il n'est qu'un signifiant et l'adolescent peut se trouver représenté par le signifiant qui est le support de son identité, vis-à-vis d'un autre signifiant.

Les interlocuteurs d'adolescents sont d'ailleurs familiers de ces prises à partie, où au terme d'un échange où l'adolescent s'est montré coopérant, il demande à brûle-pourpoint: «Bon alors, qu'est-ce que vous en pensez vraiment, de ce que mes parents vous ont raconté?». L'effet de vérité consiste alors à dire ce qui vient à l'esprit, sans détour. Le contenu peut être maladroit, c'est sans importance. Alors que prendre le temps de réfléchir équivaut à – c'est-à-dire est interprété par l'adolescent comme – une arrièrepensée et une malhonnêteté.

3 Étymologiquement « le rite » représente par l'« r » lié à l'« ar » - tication, la coupure qui fait lien, comme le fait le symbole, le συν-βαλειν, et par le « it » ce qui entoure et enveloppe l'articulation à proprement parler (Rey A., Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française, Paris, 1992, 2383 p.).

L'opposition

Si les proches répondent à l'initiative de l'adolescent, à son énonciation, à sa parole par une réaction de blessure, celui-ci perçoit son initiative refusée, et il se trouve coincé dans l'opposition. L'opposition est une forme de mise en acte où l'adolescent n'engage rien de lui-même. Ce n'est pas le centre de mes remarques ici, mais c'est une forme de mise en acte et d'impasse qui s'associe à d'autres manifestations et dont les ressorts méritent d'être reconnus parce que celle génère des violences.

Ce sont des affrontements avec ses interlocuteurs, où dans le fond il se débat avec son imaginaire. Ce sont des oppositions, des refus de tous ordres, des « contre » qui conduisent à des surenchères de violence, parfois sans limites. L'opposition consiste sur le fond à « faire obstacle à... », à « faire objection à... ». Opposer, c'est placer devant l'autre un objet, un argument qui va gêner la progression de cet autre. De même, le refus consiste à repousser l'initiative de l'autre.

Ces expressions de malaise ne sont pas vraiment ce qu'on peut désigner du terme de « symptôme », car le symptôme est un compromis qui associe ce qui est désiré par un sujet et ce qui fait obstacle à son désir. Un symptôme permet de repérer les traces de ce que désire l'adolescent. Dans l'opposition, il n'y a que le frein qu'il exerce contre les sollicitations de l'autre qui se révèle. Il n'y a pas de marques de son désir. C'est la surenchère des refus et des affrontements qui conduit à des demandes d'aide qui viennent le plus souvent de l'entourage, mais parfois de l'adolescent lui-même.

S'opposer, refuser, « être contre », c'est se placer en fonction de l'autre et non pas en fonction de

sa propre initiative. On est loin de l'affirmation ou de l'initiative de l'adolescent, où le sujet, en position première, se hasarde à exprimer, à faire le brouillon de ce qu'il désire.

L'opposition est un frein exercé sur la demande de l'autre, sur ce que l'autre manifeste. L'opposition révèle le refus de l'adolescent de se plier à l'exigence d'un autre dont il suppose qu'elle vise à l'effacer, à le réduire au modèle attendu. C'est le risque de disparaître en devenant identique à l'autre qui alimente son refus. Si l'adolescent ne perçoit pas dans la parole de l'adulte le respect de son identité, celle-ci est réduite à l'image qu'il offre à son semblable. Il risque de se confondre dans l'autre, ce qui suscite une violence qui vise à faire disparaître l'autre, comme seule solution possible. L'opposition révèle que le sujet est piégé dans un rapport à l'autre qu'il vit identique à lui et qui pourrait l'effacer. « Être contre » désigne à la fois l'écart recherché et la proximité. De ce fait, l'adolescent ne livre rien de lui-même, ni pour son propre chef, ni dans ses échanges avec les autres. Ses proches se désespèrent, lui y trouve le confort d'une certaine suffisance, bien loin des incertitudes, des tâtonnements, des hésitations liées aux recherches de sa propre voie.

L'adolescent se trouve contraint à l'opposition quand il se trouve prisonnier de ses proches, qui représentent une autorité symbolique avec laquelle il est amené à compter parce qu'il en est dépendant d'une manière ou d'une autre.

Si l'adolescent « fait obstacle », « fait objection », et s'il se place comme objet devant l'autre, entravant sa progression, c'est qu'il souffre d'être l'objet de l'autre. L'adolescent peut se trouver prisonnier de l'image qu'il suppose devoir incarner pour ses parents, de l'idéal qu'il croit devoir réaliser pour leur propre compte, de l'objet qu'il se croit être pour eux, se percevant investi comme leur prolongement. Il reste porteur du rêve des parents. S. Freud rappelle dans des

termes toujours très actuels cette exagération de l'attente des parents à l'égard de leur progéniture: «...Il accomplira les rêves de désir que les parents n'ont pas mis à exécution, il sera un grand homme, un héros, à la place du père; elle épousera un prince, dédommagement tardif pour la mère».

L'opposition est le signe que l'attente des parents est suffisamment insistante pour que l'adolescent ne puisse s'autoriser à l'affirmation de ses propres marques, de ses propres choix. Il évite de réveiller chez l'adulte une souffrance, une déception ou une blessure dont celui-ci n'a pas une conscience critique. Car les attentes déçues des proches entretiennent des réactions qui débouchent sur des exigences supplémentaires ou des agissements intrusifs.

La seule marge de manœuvre de l'adolescent se révèle être l'opposition, «être contre». C'est-à-dire ne pas consentir, avec le minimum de manifestation de soi-même, à ce que l'autre exige sans respect de son identité.

L'adolescent s'appuie sur l'attente, le désir, l'envie de l'autre, en restant second par rapport à ce que l'autre manifeste, sans rien engager de soi-même, par crainte de ce qu'il susciterait. C'est un point qui me semble précieux de repérer, notamment avec des parents, pour favoriser le désamorçage de ce type d'affrontements. L'adolescent lutte pour ne pas se trouver effacé par l'autre, sans aucune affirmation de son identité ni de sa différence.

Pour rapidement situer le ressort de cette opposition que j'ai plus longuement détaillé ailleurs, nous pouvons repérer qu'elle correspond à ce qui se transmet dans la constitution de la personne, qui tient à l'assimilation d'un trait d'identification à l'autre.

Si l'adulte, à son insu, réduit sa responsabilité à

une visée strictement éducative, il reste dans sa fonction, il évacue son humanité et il exige que l'adolescent le reproduise à l'identique. Son exigence est réduite à un impératif qui exige, dans l'apprentissage, que l'adolescent reproduise à l'identique ce qu'on attend de lui, sans respect de son identité, de ses difficultés, de son adhésion nécessaire à une telle démarche. Ces éléments concourent à fixer l'adolescent et ses proches dans des affrontements passionnés violents. Tous peuvent y trouver une forme de consensus car ils éluent le registre du sexuel. L'enjeu entre eux consiste à ce que l'adolescent réalise ou non une image ou un profil idéal, à ce qu'il se conforme ou non à être l'objet qu'il incarne pour les parents. L'affrontement est la seule modalité à sa disposition pour tenter d'introduire une différence là où il s'agit d'un rapport à l'identique. L'élan de sa subjectivité en est absent.

Il s'agit que l'adolescent puisse se dégager de cet enjeu où il reste piégé par ce modèle attendu, en introduisant la latitude nécessaire pour faire valoir la dimension de son désir. Nous en avons confirmation quand une ouverture, un écart est offert à l'adolescent pour mettre en jeu sa subjectivité. On a alors la surprise de le voir frayer son propre chemin mais, chose encore plus surprenante, on le voit reprendre à son propre compte, d'une manière ou d'un autre, la teneur de cet enjeu contre lequel il se révoltait.

C'est le cas de Pierre, un adolescent en refus scolaire, dont les parents ne reconnaissaient pas la portée de ses actes. Ils tournaient la gravité de ceux-ci de multiples manières. Par exemple, ils se faisaient transmettre par la directrice de l'école la photocopie du livret scolaire que leur fils ne ramenait plus à la maison. L'annulation de la consistance des actes de Pierre entraînait une surenchère de manifestations de violence. Elles étaient banalisées, jusqu'à des tentatives de suicides à répétition. Au fil des entretiens menés avec eux, les parents ont pu accepter l'orienta-

tion professionnelle un peu inattendue de leur fils qui voulait devenir barman, alors que ses parents étaient hauts fonctionnaires. Cet accord a eu pour lui valeur de reconnaissance de sa propre subjectivité, de sa différence. Il a concrétisé cette orientation dans une inscription en un internat... qui lui a permis ultérieurement de retrouver la filière générale qui était le rêve surinvesti des parents.

Toutes les résolutions ne sont pas aussi caricaturales, mais elles en sont étonnamment proches. Elles nous illustrent que l'enjeu de l'opposition entre les parties porte sur la seule attente des parents et que l'adolescent reste second par rapport à celle-ci. Comme dans l'inhibition, il n'affirme rien de lui-même qui lui permette de frayer son propre chemin, avec les incertitudes qui s'ensuivent.

L'important pour le clinicien est de repérer l'attente qui fait obstacle, qui fait barrage à la mise en jeu de sa subjectivité.

La parole mise en scène

L'essentiel que nous pouvons tirer des difficultés des adolescents dans le monde actuel tient à une forme particulière de mise en acte.

Nous pourrions résumer les choses ainsi. Les défaillances symboliques du monde adulte privent d'appui les adolescents alors qu'ils sont en un temps de franchissement. Ce manque d'appui se manifeste dans leurs désarrois et dans les défauts de structuration de leurs symptômes par lesquels ils tentent d'exprimer leurs souffrances.

Le mode d'expression de leurs souffrances nous indique le type d'attente des adolescents et nécessite toute notre attention.

«Une parole mise en scène» est la formulation la plus explicite, mais aussi la plus ramassée d'une forme de mise en acte désignée par les cliniciens du terme d'«acting-out», où l'adolescent ne tient pas compte ce qu'il dévoile de lui-même. L'acting-out est une mise en acte où l'adolescent met en scène un trait de son identité dont il ne veut rien savoir. Ce que le sujet ne peut dire, il le met en scène.

Nous voyons tout de suite trois points fondamentaux que nous retrouverons dans des exemples: la mise en scène implique l'adresse à un autre qui est en position d'observateur ou de regard. Dans cette mise en scène, il y a monstration d'une marque d'identité du sujet. De cette marque, l'adolescent ne veut rien savoir. L'acting-out est la mise en scène de la division subjective qui lui servirait d'assise, de base si sa parole n'était pas récusée. Si le témoin insiste pour rapporter à l'adolescent ce qu'il voit, il le précipite dans le passage à l'acte.

C'est en cela qu'il est essentiel de travailler cette

manifestation car elle précède le plus fréquemment les passages à l'acte proprement dit. Il importe de les en distinguer car leurs modes d'approche sont différents et les issues en sont aussi radicalement différents.

La difficulté de comprendre ce type de mise en acte nécessite de l'illustrer par des exemples cliniques.

Celui qui me semble le plus clair est celui d'Alexandre, venu consulter avec son père et à l'initiative de celui-ci, pour un échec scolaire et une inhibition. Fort de ce qu'il a perçu comme un encouragement du père à manifester ce qui le freine, au sortir du premier entretien mené en commun, Alexandre va lui voler du haschisch. D'où l'appel téléphonique du père, scandalisé que son fils lui ait volé du haschisch, me demandant ce qu'il doit faire. On voit bien comment l'adolescent a pris appui sur l'initiative de son père pour dévoiler, à sa manière, c'est-à-dire en acte, le type de jouissance de celui-ci, le recours au hachisch. Il ne peut le révéler en parole, puisque le mode de jouissance du père témoigne justement que le recours à la parole est en défaut. Cette mise en scène manifeste que le défaut de référence à la parole est lié à la défaillance symbolique du père. L'inhibition était jusqu'alors pour Alexandre sa manière de rester en réserve, en ne mettant pas en cause un père qui risquait de le priver de son appui.

Nous pouvons préciser en quoi consiste l'acting-out: l'adolescent met en scène un vol à l'égard d'un père, considéré comme instance d'autorité. Dans le vol, il met en scène la référence à l'interdit qui fait défaut à son père, puisque ce dernier en est l'adresse. Il se saisit de l'objet de jouissance du père, en dévoilant qu'il s'agit d'un objet réel et non d'un manque symbolique.

La mise en scène, la monstration met en évidence deux éléments qui sont l'objet réel de jouis-

sance du père, et ce qui manque au fonctionnement symbolique du père, qui est l'interdit du rapport au réel de l'objet, évoqué par le vol.

L'adolescent récuse toute portée symbolique à son acte. Il ne s'agit pour lui, à ses dires, que d'une modalité occasionnelle de s'approvisionner en produit. Il récuse toute autre lecture immédiate de cet acte et sa détermination impose d'être respectée, car il menace de mettre un terme à l'entretien. Ce qu'il manifeste doit lui rester étranger. Ce caractère d'altérité qu'il maintient en n'acceptant pas de reconnaître la portée de ce qu'il montre ainsi représente dans la mise en scène ce qui lui fait défaut pour son énonciation, la coupure intérieure qui conditionne la parole, la division subjective, qui fait que chacun ne peut se dire qu'à moitié.

Maintenir cet espace, maintenir cette altérité, maintenir cette récusation est essentiel pour l'adolescent en un premier temps. Si on tentait de forcer cet écart par une interprétation immédiate, par exemple, on le ferait basculer dans le passage à l'acte. Nous y reviendrons.

L'essentiel de l'acting-out tient donc à la monstration à un autre – mis en position de témoin, mis en position d'être une instance – de cet écart qui est le signe de ce qui fait défaut au sujet pour engager sa parole, et qui est la liberté de pouvoir compter sur sa division intérieure.

La référence au regard amène trois remarques.

Il y a d'emblée une difficulté dans la constitution de cette manifestation en ce que l'autre, comme témoin, et du coup en place d'autorité, est sollicité par la monstration, par la mise en scène. L'autre est mobilisé comme un regard, dans la seule dimension imaginaire. La dimension symbolique, qui permettrait de décoder ce qui est montré ainsi, se trouve exclue dans cette manifestation qui est une forme d'impasse. Pour sor-

tir de cette impasse, il est nécessaire de réintroduire la dimension symbolique, dans le temps de la mise en place d'un transfert, comme nous le verrons, c'est-à-dire dans la mise en place de la fiabilité éprouvée de son interlocuteur.

L'autre conséquence de cette manifestation est de nous révéler comment la subjectivité de chacun ne peut se mettre en jeu, à l'adolescence notamment, que dans l'articulation à d'autres où il puisse rencontrer des interlocuteurs eux-mêmes structurés dans leurs paroles, par un interdit assumé, qui lui permette d'être représenté lui-même comme signifiant. Dans cet exemple, le vol met en scène la question de l'interdit, comme le père l'éluide pour lui-même. Il met en évidence comment le recours à la monstration est corrélé à la défaillance symbolique de l'autre qui est en position d'autorité pour l'adolescent.

La troisième remarque que nous développerons plus loin est de souligner l'importance du regard du témoin, qui est le canal par lequel l'adolescent fait appel à l'autre, quand il ne rencontre pas de répondant symbolique. Ce type de recours rejoint le constat que nous pouvons faire de la place considérable du regard et de l'image dans le monde actuel.

Un autre exemple, plus détaillé, peut nous permettre de développer ces questions.

Marie, 17 ans, n'est pas venue accompagner sa mère au premier rendez-vous que celle-ci a pris avec elle, en urgence, à leur sortie du commissariat de police. Elle était initialement d'accord pour venir. Puis elle s'est ravisée.

La mère avait mon adresse depuis deux ans. C'est le passage par le commissariat qui lui a fait consentir à une démarche qu'elle appréhendait. Vu la défection de Marie, il faut que j'insiste pour que la mère vienne seule. Elle relate les choses ainsi. Marie vient de se faire arrêter, comme

mineure, en possession d'un pit-bull dont le carnet de vaccination n'est pas en règle. Elle venait d'acheter ce chien avec de l'argent soutiré à son père, sachant pertinemment que sa mère avec qui elle vit depuis la séparation des parents ne supporte pas les animaux domestiques.

L'achat s'inscrit dans le différend passionné entre les parents dont elle n'arrive pas à se dégager depuis de longues années. Le passage par le commissariat, le côté « hors-la-loi » de l'achat d'un chien dangereux et frappé d'interdit, souligne la dimension illégitime de la place que ses parents lui laissent occuper dans leur rapport passionné, et la difficulté de se dégager de leurs critiques réitérées l'un vis-à-vis de l'autre et de leurs mises en acte répétées. La séance avec la mère permet de révéler cette toile de fond.

Cette adolescente se trouve en position d'objet. Elle reste l'enjeu des différends entre les parents, et leur séparation n'y change rien. La complicité qu'elle a suscitée chez son père pour l'acquisition d'un objet qu'elle a choisi à son insu marqué d'un interdit met en évidence la défaillance de celui-ci. Représentant d'une instance symbolique, il aurait à refuser légitimement à sa fille ce qu'elle lui demande dans une visée de transgression. Il aurait à se dégager du différend qu'il entretient toujours avec la mère, et qui l'aveugle, pour pouvoir poser un interdit à sa fille.

À défaut d'un tel appui, Marie met en scène la référence à l'interdit qui lui manque. Elle montre au social sa transgression, dont la prise en compte la conduit au commissariat.

Cet acting-out consiste dans la monstration, à une instance supposée témoin, de ce défaut de référence symbolique. Le recours à la mise en scène correspond à l'impossibilité structurelle pour Marie de dire ce qui lui fait défaut, puisque sa parole ne serait possible qu'avec la fiabilité symbolique de son interlocuteur. Celui qui devrait

incarner l'interdit se trouve complice de la transgression.

À mon étonnement, Marie m'appelle quelques jours plus tard pour venir seule. Le passage au commissariat, l'achat du pit-bull ont fait percevoir aux parents quelque chose de grave dans cet événement et, pour une fois, ils sont tous deux d'accord pour qu'elle consulte.

Entre-temps, l'un et l'autre lui ont livré leurs remarques personnelles à propos de ce qui se passe. Elle est sensible à leur attention mais n'est pas d'accord avec leurs explications. Son père lui suggère que ce curieux choix d'un «pit-bull» est peut-être lié à la nostalgie d'un petit chien «Boule» qu'elle avait dans l'enfance et dont la mort lui avait été extrêmement douloureuse. Marie veut bien en convenir. La douleur de ce deuil difficile peut resurgir dans l'exacerbation de certaines souffrances quand elle se trouve dans des moments d'épreuve. Mais cette explication lui semble surtout une suggestion de son père. La référence au deuil suscite pourtant chez elle une interrogation sur ce qui aurait été pour elle un «premier deuil». Elle la conduit à mentionner un deuil pathologique dont elle est chargée. Pendant que sa mère la portait, la sœur de la mère se trouvait enceinte, elle aussi. Elle est décédée pendant sa grossesse d'un accident de voiture, ainsi que l'enfant. Cette mort a donné lieu dans la famille, avant même la naissance de Marie, à un deuil pathologique. Toutes les traces, tous les souvenirs de cette tante ont été effacés. Les rares marques de la morte se trouvent dans les lettres du prénom de Marie, puisque sa tante se prénommait Maryse.

À l'adolescence, l'initiative propre de cette jeune fille, l'affirmation d'elle-même, la conduisaient à se dégager de la charge qui était la sienne, la conduisaient à ne plus porter les traits d'identité d'une autre et, du coup, l'amenaient à réveiller la souffrance du deuil pathologique chez sa mère et

chez les membres de sa famille.

Si le père était défaillant, à sa manière, comme instance symbolique, la résistance de la mère à faire le deuil de sa sœur était une autre forme de défaillance symbolique. Pour Marie, faire valoir son désir, en préservant sa mère du réveil d'un deuil dénié, l'amenait à mettre en scène une parole qui ne pouvait se dire.

On voit ainsi l'acting-out se définir comme une parole mise en scène, à défaut de pouvoir être affirmée et entendue.

Cet exemple met en évidence plusieurs points importants. L'objet montré, le «pit-bull», est chargé des traits de la perte récusée, la dangerosité d'un chien interdit stigmatisé par le «mord», renvoie à la «mort», la marque d'un deuil qui n'est pas de son ressort. Il s'agit de la mise en scène de l'objet perdu de l'autre. Le refus de la mère d'assumer le réel de la perte prive Marie de sa liberté de parole.

La responsabilité des adultes et le rap

Comme dans l'exemple précédent, la monstration porte sur le défaut de structuration symbolique, de l'autre. Nous l'avons vu, à des titres divers, chez les parents de Marie. Ces mises en scène correspondent pour l'adolescent à une forme particulière de souffrance liée à la défaillance de la structure symbolique de ceux qui sont censés exercer une responsabilité à l'égard du sujet.

Ceci nous éclaire sur la manière dont se joue à l'adolescence le rapport au semblable, au proche. Nous pourrions penser que la constitution de l'identité de l'adolescent lui offre déjà une assise structurée par les marques inconscientes de son identité pour manifester, engager son désir, sans que le rapport à ses proches ni la structure de ceux-ci aient une importance quelconque.

Il n'en est rien. Il y a pour le sujet un temps de reconnaissance de sa propre subjectivité par l'autre qui est essentiel, à condition que cet autre se manifeste dans sa structure symbolique propre, qu'il soit vrai avec lui-même, qu'il s'appuie sur ses propres marques. L'identité de chacun se met en jeu dans le rapport aux autres et n'est pas une entité autonome et indépendante.

Ceci met en évidence la responsabilité de ceux qui sont «aux prises» avec les adolescents, d'une manière ou d'une autre. La manière dont ils tiennent compte de ces manifestations est déterminante pour les issues que va trouver l'adolescent pour retomber sur ses pieds – si je puis dire – ou non.

Il semble que la manière dont sont structurées les chansons rap relève de ce type d'appel. Ces chan-

sons scandent, martèlent des mots, des slogans, des juxtapositions choquantes de situations, dont la proximité joue sur des assonances. Les paroles donnent lieu à une forme de poésie rude, violente, crue⁴, sans qu'elles débouchent sur une forme d'historisation structurée, de revendication idéologique ou politique constituée, ni d'aspiration hédonique affirmée.

Ces textes saisissent l'auditeur par la violence des évocations et par les allusions sans pudeur, par la grossièreté de certaines formules – «nique ta mère» – qui tranchent avec le désarroi des situations évoquées ou les propos désespérés.

Chacun peut y réagir de manière différente. En voulant se boucher les oreilles et en proposant d'interdire de telles chansons. En tentant de se protéger de cette violence exprimée par des interprétations ou des efforts de compréhension. Ou bien en résonnant de manière syntone.

Pour celui qui écoute avec attention, c'est la violence qui est transmise et qui ressort de ces juxtapositions, la violence des jeunes en désarroi, dont l'identité se révèle ainsi à vif, désorganisée, sans autre perspective que ce cri d'appel.

On sait bien comment, voici quelques mois, des députés français, un ministre même ont proposé de censurer ce type de chansons. Comment concevoir de censurer une mise en forme poétique de désarrois, dont la modalité d'expression fait justement entendre la réalité incontestable qu'elle veut exprimer ?

C'est de la part de ces jeunes la structuration d'une expression de souffrance qui tranche avec son explosion massive dans les crises des ban-

⁴ On peut rappeler ici qu'un film de ces dernières années de Ken Loach «Sweet sixteen» qu'on peut traduire par «tendre adolescente» a été interdit aux moins de 18 ans en Angleterre en raison de la violence des dialogues.

lieues de cette dernière année, et qui mérite l'attention des adultes. La manière dont cette exposition est structurée dans le registre de la monstration, la rapproche de ce que nous travaillons ici dans les mises en scène de paroles qui ne peuvent se dire et à plus forte raison être entendues.

Il s'agit de tenir compte de cette mise en forme qui est à respecter – ce qui ne veut pas dire la cautionner – et d'y repérer des possibilités d'articulations à saisir. Nous voyons que dans ce mode de chanson, la souffrance de l'adolescent n'est pas élaborée dans une théorisation dont il ferait son propre discours, mais est montrée à l'autre, à charge pour l'auditeur de la prendre en compte pour s'en défendre ou pour y apporter sa propre tentative de compréhension. Nous pouvons d'ailleurs mentionner comment un film sur le Rap, «8 Mille», relate les «galères» du héros, initialement incapable de tenir son rôle dans des joutes chantées. L'instant où sa mère assume à nouveau sa responsabilité maternelle – et se présente à lui comme interlocutrice – est déterminant pour qu'il assume sa place et sa parole.

Une troisième remarque nous permet d'approfondir les perspectives de réponses à de telles manifestations en les abordant par leur envers, si je puis dire. La mise en scène ne s'adresse pas à un témoin qui serait pour le sujet en position de semblable, même si la monstration pouvait nous inciter à le penser.

C'est une instance symbolique qui est sollicitée dans ce témoin et c'est sa responsabilité éthique qui est en jeu. Il s'agit «d'entendre» ce qui se donne «à voir». La gravité de cet enjeu se révèle a contrario quand il n'est pas reconnu comme tel, car le sujet se précipite dans le passage à l'acte par désespoir.

Ce qui est donné à voir ne saurait se confondre avec ce que montre l'hystérique. Dans ces mises en scène, le sujet ne souffre pas, ne manifeste pas

une plainte, comme dans l'hystérie, qui témoignerait que ce qu'il donne à voir le touche.

Bien au contraire, il ne veut rien savoir de ce qu'il montre. C'est le témoin qui éprouve une souffrance à la place de l'adolescent, alors que celui-ci ne la prend pas en compte. La récusation par le sujet de la portée symbolique de ce qui est montré témoigne du déni et non du refoulement. La bascule dans le passage à l'acte le manifeste. Et ce clivage est à respecter pour un temps car il est le signe de la structure même du sujet.

Nous touchons ici aux difficultés d'intervention pour le témoin pour trois raisons au moins. Comme la souffrance de l'adolescent tient à la défaillance de la structure symbolique de ses proches, il va, à son insu, adresser les mises en scène de sa parole à ceux qui sont pour lui dans des places de responsabilité ou d'autorité dans la vie sociale, comme les enseignants, les directeurs d'institutions, les éducateurs, les soignants, les infirmières scolaires...

À ce titre, ils sont chargés, à leur corps défendant, de ce qu'on pourrait appeler un «transfert sauvage», ce terme signifiant qu'incontestablement ils sont «investis» par l'adolescent, sans être dans une position de disponibilité ni d'écoute, comme une «instance» symbolique qui permette peu à peu à l'adolescent de retrouver le sens de sa mise en acte.

La charge de cette avidité tient à la logique même dans laquelle se situe alors l'adolescent. Un des aspects de cette mise en scène est que l'adolescent met l'interlocuteur qu'il sollicite comme témoin dans une position imaginaire de «tout savoir» ce qui le concerne. Il n'est pas investi d'un savoir supposé, il «sait», il devine tout ce que l'adolescent a dans la tête. C'est une difficulté qui est fréquemment rencontrée avec l'adolescent qui reste silencieux et refuse de parler. Dans le cas de ces mises en acte, cette difficulté est exacerbée.

L'adolescent suppose que l'autre sait pour lui, et d'autant mieux ici que la mise en scène « parle pour lui ».

De ce fait, les questions posées à l'adolescent par son interlocuteur manifestent l'ignorance de ce dernier en ce qui le concerne. S'adresser et parler à l'adolescent lui permet de prendre appui sur le rapport que son interlocuteur entretient avec son propre désir. Il reçoit de ce dernier son message, ses propres marques inconscientes sur un mode inversé.

Bien au contraire, les mises en scène révèlent une forme d'ignorance de l'adolescent. L'exemple de Marie le montre bien. C'est l'adulte, ici la mère, qui est chargée du savoir et de la responsabilité du symptôme du sujet. La mise en place du transfert passe par elle. Si, comme on l'a vu, cette adolescente refuse de venir au premier rendez-vous, il importe de préserver la rencontre initiale avec la mère. Ce déplacement de responsabilité entre l'adolescent et le témoin justifie de poursuivre des entretiens avec les parents, si nécessaire, pour réintroduire progressivement dans la parole ce qui est initialement mis en scène et en permettre une forme de reconnaissance.

La troisième difficulté consiste à ne pas céder à l'évidence de la portée symptomatique de la mise en scène. Le témoin de l'acting-out comprend d'emblée le sens de la manifestation, ses réactions sont spontanément animées par le sens qu'il perçoit comme une évidence.

Mais c'est plus compliqué puisque, si l'adolescent met en scène ce qu'il ne peut dire, c'est que dans l'immédiat le recours au symbolique, qui donnerait la clef du sens de sa mise en scène, lui fait défaut. Le réflexe d'une intervention réparatrice manque son but, amène la surenchère ou le passage à l'acte. Les proches et les témoins institutionnels se trouvent spontanément entraînés dans une telle précipitation et dans des interventions vouées à

l'échec. Il faut un temps d'explicitation pour leur faire saisir que l'inefficience de leur intervention n'est pas à proprement parler une incapacité de leur part, mais qu'elle est liée à une impossibilité. C'est au prix d'une telle compréhension qu'ils peuvent ne pas céder à ce qu'induit la mise en scène et qu'ils peuvent supposer qu'une intervention tierce ne soit pas en rivalité vis-à-vis d'eux. Seule la mise en place du transfert, seul le temps de cette mise en place, dans un cadre analytique, rassemblent les conditions d'une référence symbolique qui permette un travail psychique et réintroduise la possibilité de la parole.

L'acting-out pose enfin de manière radicale la question du transfert comme seule condition pour que soit prise en compte la dimension signifiante de la monstration. Le « décodage » de cette parole mise en scène nécessite la mise en place structurée d'une instance symbolique dans le transfert. C'est pour cela que, comme nous l'avons vu dans le cas de Marie, la rencontre initiale avec la mère – l'adulte qui dit la souffrance de l'adolescent et qui demande – et la proposition de la revoir sont des modalités d'introduire une temporalité pour l'adolescent. Ce qui ne peut être élucidé maintenant sera peut-être possible plus tard. Ce « plus tard », si l'adulte y consent aussi, est un gage pour l'adolescent que celui-ci accepte le recours à un tiers. C'est un point crucial, car l'adolescent trouve un appui dans cette ouverture ménagée. Tout forçage de sens ou toute interprétation hâtive ne pourraient, au mieux, qu'être récusées, mais pousseraient le plus souvent au passage à l'acte ou à un acte suicidaire.

Pour être complet sur cette question, il faut préciser qu'il ne s'agit pas ici d'une exhibition perverse où le sujet profiterait de la défaillance suscitée chez le spectateur – et non chez le témoin de la mise en scène – pour s'identifier à elle. La construction même de la mise en scène adressée à un témoin est le signe de la construction d'un appel du sujet à l'autre.

Je développerai plus loin comment ces mises en scène sont des manifestations de souffrance qui sont syntones avec la logique du monde actuel. Elles révèlent la tyrannie du regard et de l'image dans ce monde et l'influence d'un discours pervers, sans contradictions.

Mais arrêtons-nous tout d'abord au passage à l'acte pour bien le définir.

Le passage à l'acte

Le passage à l'acte est une autre forme de mise en acte où c'est la place même du sujet qui est en jeu. L'adolescent s'éjecte d'une situation qui lui est insupportable, d'une situation où sa qualité de sujet, la liberté qu'il puisse engager une parole ne lui est pas possible. Pour constituer une place qui puisse être sienne, il s'éjecte de là où il se trouve piégé par l'autre, il fugue de là où il est censé être, ce qu'il ne lui était déjà pas possible de faire entendre.

L'exemple d'Aurélië illustre ce type d'enchaînement logique. Il s'agit d'une jeune fille de 18 ans que je rencontre après une tentative de suicide par des médicaments et de l'alcool. À l'occasion de l'hospitalisation, les parents découvrent, à leur grand étonnement, que leur fille s'alcoolise à bas bruit depuis quatre ans. Les entretiens que je peux avoir avec elle permettent de repérer progressivement comment l'alcoolisation est jusqu'alors la modalité trouvée par cette jeune fille pour faire surgir dans l'espace familial une figure de féminité, sous les traits de l'alcoolisme féminin, comme la grand-mère maternelle honnie par la mère. La mère a honte de cette mère alcoolique, évite les questions de sa propre féminité en se précipitant dans une activité professionnelle intense et s'affichant sous la prestance d'un «chef d'entreprise». Le seul recours trouvé par cette adolescente pour introduire les questions de sa féminité sur le lieu de la famille, sans affronter de plein fouet la susceptibilité de la mère, a été de faire surgir une figure de femme alcoolique. Pendant plusieurs années, cette mise en scène a rencontré l'aveuglement de tous et n'a suscité aucune réaction de ses proches. L'échéance du baccalauréat et l'intérêt renouvelé de la mère pour sa fille, réduit au seul succès scolaire, ont réveillé chez cette dernière la douleur de

sa féminité récusée et l'ont fait basculer dans le passage à l'acte et la tentative de suicide.

On voit bien comment cette jeune fille a tenté, plusieurs années durant, de mettre en scène les questions de sa féminité. « L'aveuglement » de la mère et sa réitération à l'occasion du bac ont réduit la fille au désespoir, la mise en scène de sa parole étant elle-même récusée.

La première difficulté à concevoir le passage à l'acte tient à ce que la parole y fait radicalement défaut car l'adolescent manque d'une place légitime pour se manifester. De ce fait, commenter le passage à l'acte, une fois celui-ci effectué, risque de nous faire supposer que l'adolescent aurait eu la possibilité de se faire entendre, alors que le recours à la parole fait défaut. Le sens que nous risquons de trouver est celui que nous y projetons. Pour qu'initialement il y ait eu du sens, il aurait fallu que la place de l'adolescent ait été assurée et respectée. C'est ce défaut qui le contraint à une telle extrémité.

L'adolescent se jette, se propulse « hors scène », dans une fugue, dans une tentative de suicide. La condition de la parole, la condition pour qu'un sujet puisse dire « je », est que sa place soit reconnue, que sa place soit légitimée, qu'un espace lui soit ménagé pour qu'il puisse manifester sa différence.

C'est une condition nécessaire à l'assise de son identité. Elle n'est pas suffisante car quand elle est réalisée, le sujet rencontre les aléas, les difficultés de s'exprimer et de se faire entendre. Cette place est ménagée dans le discours qui le concerne – dans ce qu'on lui dit, dans ce qu'on dit de lui – par une ouverture, une interrogation, une incertitude en ce qui concerne son désir pour que sa parole soit prise en compte. Le passage à l'acte révèle que le sujet se heurte dans ce discours à l'absence radicale d'une ouverture où il puisse se faire entendre comme différent. Il

reste tributaire de la consistance d'un discours sans faille qui le réduit à être l'objet de l'autre. C'est d'être l'objet réel de l'autre qui est insupportable au sujet, puisqu'il rend impossible toute parole. C'est de cette situation sans issue que le sujet s'éjecte, en tentant de faire surgir ainsi dans le réel un vide, une béance – dans la fugue, dans la défenestration – qui serait le gage d'une place et d'une parole possible.

L'adolescence se présente comme un temps particulièrement propice aux passages à l'acte puisque ce temps de franchissement consiste pour le sujet à frayer sa place dans le monde adulte.

À cet égard, il faut différencier la mise en acte, liée aux tâtonnements de l'adolescent, où il tente de faire valoir ses choix, comme nous l'avons vu, de ce qui est structurellement le passage à l'acte où justement les conditions de la place d'où se faire entendre se révèlent absentes.

Dans le premier cas, il s'agit pour l'adolescent de l'élan du désir qui cherche son assise en tenant compte d'un objet manquant qui oriente sa quête.

Dans le second cas, il s'agit de tenter d'introduire un espace de liberté en se dégageant d'une dépendance à un autre qui le commande, qui ne consent pas à ce que l'adolescent ne soit plus son objet et qu'il fasse l'expérience de son propre manque.

Pour sortir de passages à l'acte répétés, il faut que l'adolescent puisse se dégager, se décaler de la place où il reste l'objet de l'autre, qu'il renonce à trouver sa justification dans l'autre, les parents notamment, et que cet autre consente à cette perte de jouissance. C'est le réel de cette perte qui offre une légitimité à la parole et qui génère le désir. Dans l'exemple d'Aurélië, il s'agit que sa mère consente à reconnaître que sa fille est femme et qu'elle n'est pas seulement une

future bachelière, une future chef d'entreprise à même de prendre la relève.

Si les parents différencient l'adolescent de ce qu'il «représente» comme fruit de leur rapport d'homme et de femme, ils peuvent consentir à un travail de deuil suscité par les initiatives de l'adolescent et les manifestations de sa différence.

Si les parents confondent l'adolescent avec l'objet de leur jouissance, ce dernier « présente » un tel objet. Il entretient leur propre bien-être. Il leur est difficile de le différencier de ce qu'il est pour eux sans un travail de deuil et l'adolescent reste tributaire de leur économie de couple.

L'exemple de Frédéric, 14 ans, peut illustrer cette impasse. Cet adolescent est insaisissable et fréquemment en fugue. Les parents sont séparés, et ils ont convenu d'une garde alternée, une semaine chez l'un, une semaine chez l'autre. Ses parents se plaignent de l'échec scolaire massif et du côté insaisissable de leur fils. La mère se plaint de ne pouvoir lui faire respecter les horaires qu'elle lui assigne quand il se trouve à son domicile ou bien qu'il disparaisse des journées, voire des nuits entières. Le père prétend que son autorité est apparemment plus assurée. Son fils accepte facilement ce qu'il exige de lui quand il est sous sa garde. Mais il est fréquemment sollicité par la mère lors des fugues de Frédéric et il s'en plaint. Il est excédé de ces sollicitations qui le mobilisent sous le prétexte de la responsabilité parentale partagée, et qui réveillent avec son ex-épouse des différends qui devraient être évités du fait de leur séparation. Il est d'autant plus excédé qu'il la tient responsable de la conduite de leur fils, par son laxisme et son absence d'autorité. Frédéric, quant à lui, reste réservé pour expliquer ses fugues, se contentant de dire qu'il va retrouver des amis à des rendez-vous impératifs.

Dans le cours des entretiens individuels, cet adolescent confie peu à peu qu'il se sent perdu entre

ses parents. Il est l'enjeu d'un rapport entre eux qui reste passionné en dépit de la séparation. Il se trouve dans l'impossibilité de parler en son nom de l'un à l'autre de ses parents, ses propos alimentant immédiatement chez l'interlocuteur du moment la rivalité avec l'absent. Cette impossibilité de parole lui pèse d'autant plus que le couple que sa mère a reconstitué avec un conjoint est le lieu de violences. Le conjoint de sa mère est rongé par une jalousie qu'il tait quand il se trouve seul avec sa compagne, mais qui resurgit et qui s'expose violemment quand Frédéric est présent avec sa sœur. Ce dernier se trouve pris à témoin d'une jalousie, pris à témoin d'une violence verbale dont sa mère est l'objet, sans pouvoir rien dire ni se dégager de cette place. Il ne peut pas non plus parler à son père. Ce qu'il dévoilerait viendrait alimenter les récriminations de celui-ci à l'égard de son «ex».

Privé de toute possibilité de parole qui lui permette d'énoncer ce qu'il expérimente, il se trouve pris au piège du rapport des parents. Frédéric fuit cette situation insupportable en s'excluant du lieu où il est attendu. Pour lui, à son insu, le seul recours est de tenter de faire surgir dans le réel un espace où exister, en s'éjectant du lieu où il est attendu et où il se trouve piégé.

Dans les entretiens successifs que j'ai pu avoir avec Frédéric, la possibilité d'évoquer une souffrance reconnue comme légitime lui a permis de se familiariser avec une énonciation qui ne suscite pas chez l'autre une blessure d'amour-propre ni une agression en retour. Il a pu s'affranchir progressivement de son mutisme, se sortir des passages à l'acte répétés et saisir une place singulière où se situer. L'accord des parents pour qu'il poursuive ses études en internat est venu figurer une place possible à laquelle ils ont consenti et qui permet à leur fils de se dégager de leurs différends.

Cette éjection hors de la scène, par laquelle le sujet tente de ménager dans le réel une place qui

symboliquement lui fait défaut, ne peut être rapportée à une pathologie unique. Car cet agir peut avoir une portée différente suivant la trame où il surgit. Il peut être une conséquence logique d'une suite d'acting-out, de mises en scène dont la portée symbolique a été récusée. C'est le fil de ce que je développe ici.

Les passages à l'acte peuvent aussi se réitérer chez certains jeunes, sans qu'ils repèrent cette répétition comme une suite à laquelle ils puissent donner un sens et dont ils puissent saisir après-coup la portée. C'est souvent ce qui survient chez des sujets toxicomanes.

Pour l'adolescent, l'essentiel des passages à l'acte survient au terme d'une succession de mises en scène de paroles qui n'ont pu être entendues. Il est donc important d'avoir le parti pris de chercher de telles situations en amont. On peut alors y repérer, dans la consistance des mises en scène répétées, ce que le sujet livrait de lui-même et qui n'a pas été pris en compte.

C'est dire l'importance de prendre le temps d'une appréciation longue et difficile, pour approfondir les conditions de surgissement des passages à l'acte. C'est dire aussi l'importance d'être vigilants et rigoureux sur l'analyse des différentes mises en actes qui se présentent. Le terme de passage à l'acte désigne bien souvent dans des appréciations trop hâtives un acting-out ou une mise en acte névrotique impulsive d'un adolescent par ailleurs inhibé. Dans les écrits et les travaux récents sur les troubles du comportement, il est frappant de constater l'unicité du vocabulaire dans ce domaine, alors qu'une analyse clinique de l'acte est fondamentale puisqu'elle conditionne les modalités différentes de travail comme elle exige de définir avec précision la stratégie d'un travail de prévention véritable. Il s'agit de traquer des mises en scène d'acting-out ou des manifestations de structures analogues qui sont souvent assimilés à des symptômes.

Nous voyons donc les manifestations de l'adolescent révéler l'axe que j'ai développé d'une « mise en scène de la parole ». Sur un versant de cet axe, la récusation conduit au passage à l'acte ; sur l'autre versant, la prise en compte de sa portée symptomatique dans le transfert permet l'organisation d'un symptôme et une résolution de la souffrance.

Nous pouvons en tirer trois conséquences : l'une sur la structure des symptômes, la seconde sur l'incidence du regard dans le monde actuel, la troisième sur ce que révèlent ces manifestations, moins sur le psychisme de l'adolescent que sur la logique de ce monde.

Les symptômes modernes

Le constat des praticiens est qu'actuellement de nombreuses manifestations symptomatiques sont organisées suivant la même structure que l'acting-out. C'est particulièrement sensible chez les adolescents, mais c'est tout aussi vrai chez les enfants et chez les adultes. Il ne s'agit pas de mises en actes à proprement parler, où comme nous l'avons vu le sujet met en scène un objet réel, mais il s'agit de mises en scène de marques d'identité ou de manifestations de souffrance, comme j'ai pu le mettre en évidence dans mon travail sur les actes⁵. Je n'y reviens pas ici.

La contradiction qui se manifeste dans le défaut d'affirmation de l'identité, dans la souffrance, dans l'ébauche de symptôme, n'est pas prise en compte par le sujet comme sienne, n'est pas articulée au réel du corps dans une douleur assumée, mais est donnée à voir, est adressée à l'autre, au témoin, mis en demeure d'en assumer la responsabilité du sujet, à sa place. C'est la différence d'avec le symptôme, où le sujet souffre d'une contradiction entre deux éléments antagonistes pour laquelle il n'arrive pas à trouver de solution, et qui le fait souffrir. Le réel de cette souffrance le conduit à demander de l'aide. Dans les manifestations actuelles, la contradiction que vit le sujet n'est qu'ébauchée du fait d'une sorte de flottement de ses repères symboliques, et le nœud de sa contradiction n'est pas ressenti comme un réel dont il a à se débrouiller seul, mais il le montre à l'autre, il le met en scène, à charge pour l'autre, comme témoin, d'en souffrir ou d'en prendre la responsabilité à sa place.

J'ai déjà mentionné que les textes Rap sont structurés sur ce mode. C'est aussi vrai de ce qui est actuellement désigné de T.O.C., Troubles Obsessionnels Compulsifs. Il est surprenant de constater l'impudeur avec laquelle des adolescents font part à leurs proches d'idées obsédantes ou de ruminations compulsives ou mettent en jeu des rituels sans grands égards pour ceux-ci.

Habituellement, l'obscénité de ces manifestations les réserve au champ de l'intimité du sujet, jusqu'au temps où la confiance en un interlocuteur lui offre les conditions d'une confiance. Il n'en est rien actuellement. Des adolescents partagent en famille leurs idées obsédantes. Un garçon fait part à sa mère d'idées d'homosexualité, entretenant avec elle une complicité érotisée qui élude la disparité des places entre le fils et la mère. Un autre adolescent se livre, à table, à des rituels de nettoyage des couverts qui parasitent les repas de sa famille alors que les parents se sont toujours efforcés de le protéger des épreuves de la vie. Ils l'ont ainsi dispensé d'assister aux obsèques des grands-parents décédés les deux dernières années. S'il se trouve soustrait du champ du symbolique qui sert de repère pour tenir compte du réel de la mort dans les rituels du deuil, il est livré à une vérification incessante des assises de son identité.

Nous voyons donc dans ces situations que le symptôme – en tant que tel – ne siège pas du côté de l'adolescent seul, ni du côté du témoin, mais dans leur association. La contradiction est du côté de l'adolescent, le réel de la souffrance est du côté du témoin, du parent notamment. C'est leur juxtaposition qui fait problème, qui fait sens pour l'adolescent, qui fait symptôme et qu'il récuse.

C'est quand la mère refuse d'écouter les idées obsédantes de son fils, c'est quand les parents ne tolèrent pas les nettoyages de couverts à table, que le sujet doit reprendre sur ses épaules

5 Forget J.-M., «L'adolescent face à ses actes et aux autres», Eres, Ramonville Ste Agne, 2005, 207 p.

la charge douloureuse de la contradiction dont il tentait de se débarrasser. C'est à ce titre que j'ai proposé de désigner ces manifestations de «symptôme-out» pour susciter la vigilance de chacun sur les précautions nécessaires pour les aborder. Il s'agit de prendre le temps logique de «lire» et d'«entendre» ce qui est proposé au regard, pour permettre au symptôme de se structurer et pour éviter la précipitation du sujet dans le passage à l'acte.

Une autre conséquence de ceci est que tout travail sur ces manifestations qui se voudrait pertinent implique de prendre en compte simultanément les deux versants du malaise, à la fois la contradiction et la souffrance que génère cette contradiction. Autrement, ce travail est inefficace puisqu'il retient un seul versant de ce qu'il vise. Il est lui-même soumis au déni et au clivage qu'il voudrait étudier.

Dans nos exemples, le vol de haschisch se rapporte à la consommation que fait le père de ce produit. Ce qu'on désigne comme «le» trouble du comportement des enfants et des adolescents renvoie aux défaillances symboliques des adultes, voire à leur fonctionnement pervers. Si les mises en actes ne sont pas rapportées à ce qui les suscite pour en révéler le sens, le vol de haschisch conduit à la seule répression, les troubles des comportements conduisent à la camisole chimique, comme cela se profile et nous risquons de glisser vers un sursaut moral collectif qui élude l'éthique et la réflexion clinique en elle-même.

Les manifestations cliniques qui suscitent notre attention révèlent de manière insistante que la référence au regard se substitue au recours à une instance symbolique défaillante.

L'insistance du regard dans la vie sociale

Le Happy slapping

Les journaux ont fait état de la fréquence d'agressions filmées par des adolescents considérées à juste titre comme un phénomène alarmant. Le «happy slapping» (la baffe joyeuse) consiste à agresser quelqu'un dans un lieu public, jusqu'à violer une femme, pendant qu'un comparse filme la scène ou mieux, le visage de la victime, qui peut ensuite être diffusé sur Internet, lui assurant ainsi immédiatement une audience illimitée.

Les réactions immédiates des journaux à ces pratiques justifient d'être approfondies.

Ces actes de délinquance sont bien entendu intolérables. S'ils sont l'œuvre d'adolescents, ils révèlent à quel point les défauts de structuration psychique de ceux-ci se trouvent traversés par les symptômes de notre société.

Il est sûr qu'à vouloir chercher dans l'interrogatoire de ces adolescents la justification de ces actes, on n'y retrouve que des propos crus, vides ou froids. Le symptôme n'est pas dans leur vide intérieur. Certains cliniciens peuvent être tentés d'en tirer un profil psychologique. On peut même chercher à retrouver le profil type que le récent rapport de l'Inserm sur les troubles des conduites s'est efforcé de stigmatiser sans aucun souci méthodologique ni structurel. Ce n'est pas la question. Il ne s'agit pas de se priver d'une approche sémiologique, mais de rapporter ces manifestations au climat social dans lequel elles

surgissent pour chercher des leviers pour les désamorcer. C'est la consistance de nos liens sociaux qui anime ces adolescents et qu'ils mettent ainsi en acte!

Voici un reality show, pour de vrai!

Voici comment ils reprennent en miroir – on ne peut dire à leur compte – ce que la télévision leur assène et qui les incite à agir. C'est la conséquence de la convergence de deux effets.

Tout d'abord, les obscénités de la télévision incitent les jeunes spectateurs à imiter ce qu'ils voient, si le spectacle de ces violences n'est pas tempéré par des échanges avec des adultes proches. Et l'image de ce spectacle – qui est l'image directe du monde et non l'image de soi inversée du miroir⁶ – n'intervient pas comme l'incitation de mises en scène où le sujet chercherait à se reconnaître, mais comme l'impératif d'un spectacle qui, tel un regard insistant, lui commande de se conformer au modèle imposé. Je reviendrai sur ce point.

C'est dire la fragilité des adolescents – qu'il y a lieu de prendre en compte pour leur permettre de se structurer – mais c'est aussi dire le danger de l'incitation de la télévision, qui dans bon nombre d'émissions ne vise, rappelons-le, qu'à accrocher le spectateur pour vendre au prix fort les spots publicitaires).

C'est souligner que le frein d'une instance éthique est nécessaire pour tempérer cette économie de consommation et pour se protéger

⁶ On peut se rapporter sur ces points, notamment concernant l'image non inversée de l'image télévisuelle, au travail de D.-R. Dufour, « Télévision, socialisation, subjectivation » in *Le débat l'enfant problème*, Gallimard, Paris, novembre-décembre 2004, pp. 195-213, et aux commentaires que j'ai pu en faire lors des journées de l'École de Psychanalyse de l'Enfant à Paris de mars 2006 sur l'enfant entre désir et jouissance intitulés « partialisation des pulsions dans le rapport à l'autre », à paraître.

de la stimulation incessante de ces scènes qui agissent comme un impératif. Dans ces happy slapping, c'est cet impératif, véhiculé par le regard, qui est stigmatisé et qui est diffusé sur la «toile», sans limite.

Les happy slapping sont des mises en actes perverses où le regard cherche à surprendre chez la victime la faille d'une angoisse ou d'un désarroi pour y trouver le secret de l'intimité où le désir de chacun trouve son ressort.

La gravité de tels actes impose aux politiques d'en tirer les conclusions, pour avoir le courage d'une prise de position éthique.

À défaut d'une prise de position de cet ordre, les spécialistes ne peuvent que réitérer des études incessantes et stériles, comme le proposait la conclusion du document qui était consacré aux médias et à la télévision, dans le rapport de l'Inserm sur les troubles du comportement de l'enfant et de l'adolescent. Puisque les instances politiques n'ont pas pris position sur les effets de ces dérives télévisuelles, continuons à en étudier les effets!

Voici les non-sens dont nous risquons de nous trouver solidaires si nous n'y prenons pas garde ! Susciter la transgression, en jouir, s'en plaindre et confier aux spécialistes le soin de l'étudier... c'est tout un programme!

D'un point de vue clinique, il importe de bien saisir que le symptôme n'est pas dans l'agir même, qui est à lui-même sa propre jouissance, mais en tant qu'il révèle la consistance des liens sociaux. Le caractère violent, transgressif et « sans pensée » est le reflet de la désorganisation de nos liens sociaux. C'est la logique du regard et de l'image qui s'y substitue.

La chape du regard, via les écrans, dans la vie sociale

Je me réfère ici aux remarques de Dany-Robert Dufour concernant l'incidence du regard par la télévision qui peut s'étendre à d'autres écrans et à la publicité. Il souligne comment l'exposition prématurée et continue d'enfants et d'adolescents à l'image télévisuelle risque de court-circuiter les conditions de transmission de la parole. Le lien télévisuel risque de se substituer à la transmission de la culture, à la transmission de la structure de la langue qui rend compte pour l'enfant et l'adolescent du manque qui anime la constitution symbolique de son interlocuteur. L'obturation que provoque ce lien tient aux messages directs et aux particularités de l'image télévisuelle.

L'image vient habituellement se supporter du manque de la langue dans laquelle baigne le sujet, manque qu'elle obture en même temps. L'image du miroir dans laquelle chacun cherche à se reconnaître est structurée du malentendu de la symétrie. L'image dans le miroir est inversée. Dans le miroir, je vois ma main droite à ma droite, alors que si je considérais cette image comme étrangère à moi-même, elle devrait être à ma gauche, comme la main droite de mon interlocuteur. C'est dire que chacun développe avec son image un rapport d'intimité. C'est la structure symbolique du langage – le langage de celui qui reconnaît le sujet dans son image – qui oriente l'image et permet le malentendu. L'image que j'ai de moi-même est différente de celle qu'en a mon interlocuteur. Le rapport à ma propre image est marqué de cette inexactitude. Cette inexactitude est une sorte de filtre dans mon rapport aux autres et à la réalité. Il s'agit que de temps à autre ce filtre puisse s'entrouvrir pour que je réalise que l'autre est différent de ce que j'imagine, et que moi-même je suis étranger à ma propre image. En suivant ce qu'a développé J. Lacan, nous savons

que le sujet ne peut tenir compte des marques symboliques de son identité qu'en se dégageant des réactions «en miroir» qu'il entretient dans son rapport à l'image de l'autre.

La particularité de l'image de la caméra est qu'elle n'inverse pas la gauche de la droite: «Si donc tout bon miroir inverse la gauche et la droite, alors qu'aucune caméra ne le fait, comment fais-je pour me reconnaître dans mon intimité lorsque je passe de regardant à regardé, de devant le poste à «dedans» le poste? La réponse est simple, ce n'est pas moi (le sujet) qui me (se) reconnaît, ce sont les autres (qui me reconnaissent). Dans le stade du miroir audiovisuel tant recherché aujourd'hui, on peut donc dire que ce sont les autres qui me disent (me dictent) qui et ce que je suis».

L'image de la caméra et de l'écran sont offertes aux téléspectateurs, et comme elles sont des produits de la technique, elles ne sont pas liées à la structure d'un sujet parlant. Elles sont – en dehors d'œuvres de création authentique – liées à une suite de messages directs et impératifs et non à une parole animée par un manque. Ces images véhiculées par un message direct sont des images non inversées, non marquées de l'inexactitude de la latéralisation en miroir.

Elles ne me permettent pas de me reconnaître, comme je me reconnais dans l'image intérieure que suscite en moi le récit d'un roman. C'est une image non inversée qui ne me permet pas de me reconnaître, mais qui «me reconnaît» et qui est véhiculée par un discours consensuel de consommation qui exclut la référence aux repères symboliques par lesquels une restriction de jouissance conditionne la vie sociale. Du coup, la scène sociale de l'écran se réduit à une image qui reconnaît le spectateur, qui fait office d'instance d'autorité, en tant qu'elle le regarde. L'écran devient un regard. Il devient un regard qui m'impose d'être l'image directe qu'il veut que je sois et qui vient se substituer à mes repères habi-

tuels d'identification. Il obture et aveugle l'indice habituel qui est pour moi mon image inversée.

L'image qu'impose l'écran n'est plus sous-tendue par une restriction de jouissance et par un manque. L'artifice de l'écran qui est un regard «fige» l'image consensuelle. Il contraint le processus de la subjectivation, la recherche de reconnaissance de l'autre, la constitution de l'identité à s'aligner sur ce qui est «conforme» pour assurer la jouissance de ce regard. La constitution de l'identité rend le sujet tributaire de la reconnaissance du seul regard social et de l'image directe qu'il en attend. Ce regard est corrélié à une parole sans perte, par une succession de messages directs. Il est chargé d'une influence impérative et il obture l'intrication de l'identification imaginaire et la parole. Le lien entre le message télévisuel et l'image est figé et s'impose comme un impératif. Ce caractère figé ne permet pas que la parole laisse à l'enfant ou à l'adolescent la liberté de se dégager de la charge de ce regard et de cette image. Le spectateur non prévenu, l'enfant ou l'adolescent – d'autant plus sensible qu'il est en train de structurer son identité – se trouve artificiellement réduit à être l'objet de jouissance du regard de l'Autre.

Toutefois, cette influence de l'image et du regard sur les enfants et les adolescents est la conséquence de la logique du discours qui les concerne et de la place qui leur est ménagée par les adultes qui leurs sont proches.

Un discours sans contradiction

Pour comprendre comment un enfant ou un adolescent peut se trouver dépendant du discours qui le concerne et qui désigne sa place dans le monde actuel, nous pouvons approfondir les pistes que propose Ch. Melman dans son travail, notamment «L'homme sans gravité».

Les effets de la technicité, de la publicité et de la consommation alimentent l'illusion que le désir de chacun pourrait trouver un assouvissement assuré. Le désir ne serait plus condamné à renaître indéfiniment de ses cendres du fait du caractère insaisissable de son objet. Mais il pourrait trouver un apaisement radical par l'adéquation que les objets de consommation offriraient à l'attente de chacun, répondant au mieux à ses aspirations.

Si cette modalité illusoire de satisfaction est partagée par un homme et une femme dans un rapport de couple, le type de rapport de chacun à l'objet de son désir est le même qu'il soit homme ou qu'il soit femme. La recherche de satisfaction induit alors entre eux une relation bien différente de la complication habituelle qui tient à ce que l'homme et la femme visent dans leur lien sexuel un objet distinct et qu'ils se situent réciproquement l'un et l'autre vis-à-vis d'une même marque phallique, que l'un serait censé avoir et que l'autre incarnerait. Les difficultés des rapports homme/femme et leurs ratages semblent du coup évitables et l'assuétude du désir semble possible. Si la quête de satisfaction est la même pour l'un et pour l'autre, ils se trouvent viser le même objet, être partenaires de la même consommation, et identiques sur ce point. Leur différence sexuée s'efface. Leur rapport devient de ce fait, littéralement, un rapport homo sexué. Nous pouvons en tirer les conséquences. Si

l'homme et la femme sont liés dans un rapport homo sexué, unis par la consommation d'un même objet, ils sont dans ce que S. Freud définit comme un fonctionnement de groupe, de groupe totémique, dans «Psychologie collective et analyse du Moi».

Il peut paraître paradoxal, alors que nous soulignons la «désinstitutionnalisation» de la famille, de faire référence à la structure du groupe. Si j'utilise cette référence, c'est pour attirer notre attention sur le discours pervers qui y circule et pour nous fournir une représentation de ce qui se joue insidieusement dans le rapport homme/femme et qui est difficile à saisir. Il n'est pas besoin de rappeler le côté discuté de la référence anthropologique du travail de S. Freud.

Ce qui est intéressant est plutôt la pertinence de son modèle dont l'essentiel tient en trois points: la mise en commun par plusieurs membres d'un groupe d'un trait positif commun, comme un idéal commun – ici l'objet de consommation supposé apaiser radicalement le désir – a comme effet de rendre identiques les membres entre eux – ici l'homme et la femme – et de leur permettre par l'adhésion à cette identité partagée de troquer leurs consciences morales singulières contre l'autorité que leur confère cette adhésion commune. Ce changement est important. Chaque membre du groupe abandonne sa conscience morale, la référence singulière à ses marques symboliques, sa référence à la castration au profit de l'impératif du groupe. On sait trop la sauvagerie des impératifs du groupe pour que j'y insiste ici.

La conscience morale, la castration n'y sont pas exclues au sens de refoulement, au sens de la névrose, où le sujet s'efforce d'en éviter les conséquences mais où il perçoit l'écart entre sa conduite et une autorité symbolique. La conscience morale, la castration sont exclues radicalement au sens du clivage et du déni, elles n'ont plus cours, dans une logique de groupe qui

n'en a aucune référence. Vous voyez les bénéfices d'une telle opération. L'adhésion au leurre que l'objet du désir serait définissable et accessible exclut radicalement la conscience morale et la castration et dénie les différences.

Ce qui est notable, c'est que ce désamorçage de la castration est à double détente, si je puis dire, il est dû à un effet conjoint. Le leurre qu'un objet consommable puisse assurer la satisfaction du désir ne vient pas seulement «remplir» le manque de l'objet du désir, mais désamorce aussi le symbole sexuel qui est le levier de la division subjective, le signifiant phallique qui structure la consistance insaisissable de cet objet⁷.

Si ces remarques sont pertinentes, le couple moderne, régi par cette logique, a un discours de groupe. Il exclut radicalement la castration, il exclut la différence.

Deux nuances sont à apporter. Tout rapport homme/femme passe dans ses projets par de tels moments, mais la référence à un lien sexuel, qui tient compte d'un manque partagé – différemment pour un homme et pour une femme – les freine sur une telle pente et les conduit à des renoncements par rapport à de telles bascules.

Par ailleurs, ce que je m'efforce de cerner ainsi concerne le lien du couple des parents, le lien homme/femme et la consistance du discours qui les unit, que ceux-ci vivent ensemble ou soient séparés. La référence à un lien de groupe alors qu'ils sont éventuellement séparés peut surprendre et paraître paradoxale mais c'est la repré-

⁷ Nous pourrions préciser que c'est le désamorçage de la constitution du sujet de l'inconscient qu'il s'agit – par l'impossibilité que la pulsion se boucle sur le vide de l'autre – et c'est ce que je me suis efforcé de mettre en évidence dans mon travail sur les mises en actes, mais ce n'est pas le moment de développer ce point ici (Forget J.-M., «L'adolescent face à ses actes, et aux autres», Eres, Ramonville Ste Agne, 2005.).

sensation qui me semble la plus explicite pour désigner un lien et un discours basés sur le déni – un discours pervers – dont nous allons faire le tour des particularités et des conséquences pour l'enfant.

Une des particularités de la logique des groupes, si elle exclut la différence entre ses membres, est d'exclure tout autant la référence à la perte qui est une condition pour reconnaître la différence⁸. Dans son article du «débat», J.-P. Lebrun développe comment une soustraction de jouissance, une perte conditionne la mise en place du langage, comme la constitution de toute vie sociale. C'est la perte d'un élément qui permet la possibilité de faire jouer des différences, des combinaisons et des oppositions entre les mots d'un discours ou entre les membres d'un groupe social.

A contrario, l'absence de différence au sein d'un discours témoigne de l'absence de référence à une telle perte. C'est un point bien connu que la prise en compte d'un deuil dans le groupe que constitue une institution est difficile. Il s'agit de permettre à chacun de se référer à son fantasme singulier et de se désolidariser du réflexe de groupe qui peut constituer un discours qui exclut la perte et qui exclut la référence à la mort. Il s'agit pour des parents, qui restent travaillés par leur lien sexué, de consentir à une restriction de jouissance.

La particularité du discours du groupe est justement d'exclure la représentation de la perte et la représentation d'une différence radicale. Je parle ici de différence radicale car il y a une différence qu'induit le groupe qui est représentée par l'étranger au groupe, celui qui est porteur de la

8 C'est un des apports du travail de J. Lacan sur la lettre volée («Le séminaire sur la lettre volée», in *Écrits*, Le Seuil, Paris, 1966, pp. 11-64) que de montrer que les jeux de succession entre les termes d'une série ou dans la logique d'un discours conduisent à l'exclusion d'un élément, qui ordonne la série.

différence à ce qui fait l'unité du groupe. Mais cette soi-disant différence n'est que l'envers de la caractéristique mise en commun, comme -1 et $+1$ sont l'envers l'un de l'autre. Ils sont les mêmes. Il ne s'agit pas d'une véritable différence. Ce qui est stigmatisé comme «l'étranger» au groupe veut désigner une différence qui, en fait, n'est pas une différence. «L'étranger» est un trait d'identité qui n'est que l'envers du trait d'identité du groupe. L'étranger au groupe est à détruire parce que cette destruction cimentait l'identité du groupe et que la référence à la différence authentique reste «hors de propos». En se fixant ainsi sur une fausse différence, on déplace le problème, on exclut de tenir compte d'une vraie différence, on frappe la différence d'un déni. L'altérité radicale, exclue de cette logique de groupe, resurgit dans le réel de l'accident, de la catastrophe et de la mort. Ce réel ne se réintroduit dans le discours du groupe que violemment, en faisant traumatisme ou en suscitant la panique.

Vous voyez donc que si le couple homme/femme a un discours de groupe – et on peut penser que l'insistance de la mention des homosexualités dans la vie sociale actuelle est un révélateur de ces questions –, il exclut la référence à la perte et à la différence, il exclut aussi la représentation de la perte et de la différence.

Comment ceci ? Tout simplement par le fait qu'un mot, comme «étranger», peut actuellement signifier à la fois un sens, l'étranger comme différent et ce qu'il est censé exclure, l'étranger en tant qu'il n'est justement pas différent. Il s'agit de le détruire parce qu'il est identique et qu'il met en danger l'identité du groupe. Or la différence radicale ne signifie pas le sens opposé mais le sens exclu.

De la même manière, nous constatons que ce qui est couramment formulé par des parents séparés comme une «séparation» n'est pas une véritable séparation, une véritable interruption de leur relation. La séparation des parents n'en est pas une.

Dans ces cas, les échecs que rencontrent les enfants et les adolescents à s'assumer, à résoudre leurs problèmes révèlent que leur propre place d'enfant n'est pas précisément assignée par des parents qui soient désormais en des positions indépendantes et distinctes. Les exemples de mises en actes que j'ai présentés l'illustrent bien. Les enfants restent l'enjeu des parents, sans que leur soit ménagée une place distincte, hors du lien du couple des parents, et le juridique y participe à son insu, pour le bien présumé des enfants.

On pourrait sur ce point souligner comment la référence à la « parentalité » et la recherche d'une assurance de sécurité pour les enfants pour pallier à la décomposition et à la recomposition des familles impose la garantie a priori d'un lien parental qui peut alimenter l'interprétation d'un déni de la séparation.

Si on a à l'esprit la labilité des liens de couple, le lien conjugal tend à se confondre dans le monde moderne avec le lien parental et les aménagements, suscités par le partage des responsabilités des parents par-delà leur séparation, réactivent de fait leur lien de couple. Ainsi le mot « séparation » peut recouvrir via la « parentalité » – ses droits et ses devoirs – un lien conjugal maintenu qu'exclut logiquement la séparation. L'évitement du travail de deuil de la séparation se fait particulièrement sentir à l'adolescence quand l'exigence d'une assise symbolique se manifeste pour répondre à l'émergence du sexuel dans le corps.

Cette perversion des mots est différente de ce qui se manifeste dans le sens opposé des mots primitifs. L'exemple du mot grec pharmakon, Φαρμακον, qui désigne à la fois le remède et le poison, fait référence à l'arrière-plan du réel et de la mort.

Ici, dans le discours du groupe ou dans le discours de ce type de couple, il n'y a pas de repré-

sentation du réel, de la différence qui viendrait ordonner l'antagonisme des mots. Ce qui gouverne ces alternatives est la complicité de consommation qui fait lien entre les membres et ce qui alimente l'envie – plutôt que le désir – à l'égard de l'objet. Le sens, la signification du mot⁹ sont exclus. L'opération de la métaphore est exclue du même coup.

Le discours du couple qui suit cette logique de consommation est organisé comme celui d'un groupe – que les parents vivent ensemble ou non, tous les aménagements sont possibles et exigent de nous une gymnastique d'esprit qui peut paraître paradoxale –. Il exclut le représentant de la différence, de la perte, du réel. Quand le réel surgit, par l'accident, la catastrophe, la maladie, la mort, mais aussi la différence, il provoque un traumatisme ou bien il suscite l'angoisse.

Or l'enfant, par ses initiatives, ne peut que solliciter les parents par sa différence. Non pas par la qualité, par le contenu de son intervention, mais par la consistance même de cette intervention, puisqu'il « présentifie » la perte, il rend présente la perte. Il présentifie le réel et la perte puisqu'il ne peut se manifester que différent de ce qu'il est pensé, prévu ou rêvé par les parents. Pour peu qu'il soit encore l'enfant de deux parents, il manifeste une perte, puisque $1 + 1 = 1$ et non deux; dans le registre génétique, sa conception s'accompagne d'une perte chromosomique, et puis il n'est pas l'enfant idéal des parents.

Habituellement l'enfant, comme fruit du désir des parents, vient représenter leur désir. Ils l'en différencient progressivement dans un travail de deuil. Dans le discours pervers des parents, l'enfant n'est plus à une place qui représente leur différence, mais il présentifie ce que ceux-ci excluent de la logique de leur discours. L'enfant présenti-

9 et en même temps le représentant de la représentation.

fie la différence que les parents excluent de leurs représentations.

Ses initiatives ne peuvent que faire traumatisme ou ne peuvent que susciter de l'angoisse chez les parents. À leur tour, ils ne peuvent que recuser la reconnaissance de ces initiatives. Celles-ci sont des « problèmes » à éradiquer.

C'est ainsi que les parents formulent leurs demandes dans le meilleur des cas, souvent en bout de course. S'ils souffrent de ce que leur enfant ou que leur adolescent souffre, ce n'est pas parce qu'ils tiennent compte de la souffrance de leur enfant, c'est parce que les symptômes, les problèmes réintroduisent la dimension de la perte dont ils ne veulent habituellement rien savoir. Il leur faut, pour pouvoir en tenir compte, l'appui d'un tiers qui les accompagne dans un travail de deuil pour reconnaître leur enfant différent de ce qu'ils imaginaient. C'est un travail de deuil qu'ils n'ont pas déjà amorcé et qui fait que ce qu'on désigne souvent pour les enfants comme la période de latence n'est pas alors vraiment mise en place. L'enfant passe plutôt par des crises successives qui vont peu à peu lui permettre de se dégager du discours du couple/groupe des parents et de frayer son propre chemin. Et ce, dans le meilleur des cas et en utilisant des consultants divers, de manière transitoire pour résoudre les crises successives. Et les crises se poursuivent ainsi à l'adolescence. Autrement, l'enfant ou l'adolescent qui fait « problème » est celui qui est privé dans le rapport à ses parents d'un échange de paroles qui lui permettrait de se situer par rapport à eux et par rapport à leurs désirs. Il met en jeu ce qu'il ne peut pas dire dans des mises en scène comme nous l'avons développé précédemment. Les mises en scène attirent notre attention sur l'importance du regard et de l'image dans le monde actuel, comme nous l'avons repéré. L'enfant fait appel à l'autre, non plus par la voix, qui est le vecteur de la parole, mais par le regard, alors que ce recours

à l'imaginaire l'éloigne de la compréhension que rend possible le discours. Il ne s'agit pas d'un symptôme à proprement parler, où l'enfant ou l'adolescent souffre d'une contradiction intérieure et se plaint ou demande de l'aide. La contradiction qu'il vit est donnée à voir, dans la mise en scène, à celui qui en est témoin et qui souffre à la place de l'enfant¹⁰.

Les troubles du comportement s'inscrivent dans ce champ.

La manière dont la société tient compte de ceux-ci est déterminante pour leur devenir. Soit il s'agit de les reconnaître comme des marques d'émergence de la subjectivité de l'enfant et de l'adolescent, comme des essais de mises en actes de son identité. Soit il s'agit de les réduire à des troubles des conduites, à des problèmes à éradiquer et il s'agit de re-dresser des gamins récalcitrants. Les réactions que nous avons pu avoir, à quelques-uns, concernant le rapport de l'Inserm, visaient à dénoncer cette sorte de glissement insidieux¹¹.

Quand l'enfant est piégé dans une logique et un discours familial pervers, marqué du déni de la castration, il participe à cette économie de consommation à laquelle l'invitent ses parents. Il emprunte la logique de ce discours pervers pour manifester ses symptômes. Il adopte, il affiche des symptômes de même tonalité que ce discours pervers.

L'homosexualité en est un exemple, comme toutes les petites délinquances familiales courantes. Il s'agit de manifestations perverses sans que l'enfant soit lui-même de structure perverse. Pour distinguer ces manifestations d'authentiques perversions, j'ai parlé de « perversités » ; Jean-Pierre Lebrun parle de « perversions ordinaires ». Dans les histoires prétendument d'ho-

¹⁰ Il s'agit ici d'une désintrication pulsionnelle entre la dimension de la parole, la pulsion d'invocation et la pulsion scopique.

¹¹ « L'inserm sème le trouble », in *Le Monde* du 4 octobre 2005.

Réintroduire la contradiction et la référence à la perte

mosexualité par exemple, les adolescents disent «je suis homosexuel», les parents se précipitent et se fixent sur l'homosexualité. C'est un trait auquel tout le monde va s'accrocher, trop content d'avoir trouvé un déplacement de la mise en cause de l'économie familiale. L'entente familiale risque de s'ordonner autour d'une explication partagée qui tient à son discours. Par exemple, un père disait «je suis d'une ouverture d'esprit extraordinaire, j'ai toujours dit que même si ma fille épouse un black et mon fils est homosexuel, je les aimerai toujours...». Justement sa fille est avec un noir et on est en train de supposer que son fils est homosexuel. On mesure dans cette situation l'incidence de son discours!

Ces repères cliniques permettent de comprendre ce qu'il en est de l'enfant hyperactif. Celui-ci n'a de cesse de s'échapper d'une place insupportable où il présente la perte radicale dont les parents ne veulent rien savoir, l'objet perdu. Il ne peut que s'éjecter d'une position où il est l'objet de l'autre – où il doit assurer la plénitude d'un Autre qui ne consent pas à un manque – dans des passages à l'acte incessants¹².

Nous retrouvons dans ces manifestations les caractéristiques sur lesquelles j'insiste dans ce travail. La contradiction inhérente à un symptôme en est exclue, et de ce fait on ne peut pas dire qu'il s'agisse, à proprement parler, de «symptômes». Il s'agit de troubles à éradiquer et non de contradictions douloureuses à résoudre. La contradiction, et le symptôme même, n'apparaissent en tant que tels que si on rapporte ces manifestations au discours qui les génère.

Le trouble de «l'enfant hyperactif» se rapporte à un discours de parents inactifs, d'une certaine manière, à ne pas pouvoir assigner à l'enfant une place qui le limite et le cadre. Les troubles du comportement doivent susciter notre vigilance à traquer la perversité qui les induit.

La difficulté dans tout ceci tient pour le clinicien à réintroduire dans le discours qui concerne l'enfant des marques de contradictions, des références aux marques symboliques, qui puissent rendre compte du réel et réintroduire le sens. Il s'agit de fournir à l'enfant et à ses parents – pour les légitimer par des repères qui vont à l'encontre du discours ambiant – par la parole des représentations dans le rapport à l'objet du désir, dans le rapport à la perte et au réel.

Dans les relations singulières, c'est parfois possible à partir de la structure du langage de l'enfant et de sa parole. Le plus souvent, c'est à partir du discours de parents ou des proches. Par exemple, l'affirmation entretenue par des parents de présenter un enfant comme «bilingue» a révélé l'impossibilité pour lui de se structurer à partir d'une langue maternelle. L'insistance du clinicien à faire valoir une contradiction suscite souvent des violences difficiles à travailler en un premier temps, pour que puisse s'y nouer le transfert. C'est un forçage symbolique incontournable pour faire valoir la dimension d'appel du symptôme de l'enfant. Il s'agit de lui fournir les conditions «d'apprendre à parler» pour pouvoir apprendre à lire, à écrire et à compter.

Dans la vie sociale, il semble précieux que les violences et les troubles du comportement soient rapportés aux initiatives qui les suscitent pour alerter les responsables politiques sur les conséquences de leurs propres actes.

¹² C'est une position maniaque, au sens psychiatrique du terme.

Je ne reviens pas sur l'incidence de la télévision et des différents écrans sur l'imaginaire social. Comment par ailleurs en appeler à la responsabilité des parents vis-à-vis de leurs adolescents alors qu'ils sont légalement privés de tout avis concernant la procréation de leurs propres enfants? Comment justifier une politique familiale qui, sous le couvert d'assurer la sécurité des enfants à tout prix, réduit par la « parentalité » la famille à être un outil de socialisation dont est exclue toute référence à la disparité des places du père et de la mère?

C'est cette exigence de réintroduire la dimension de la subjectivité – via la différence – que nous imposent les manifestations de l'enfant et de l'adolescent. Elle sollicite l'adulte dans son identité même, dans sa responsabilité et dans son éthique.

Bibliographie

- Appelfeld A., *Histoire d'une vie*, Éd. de l'Olivier, Le Seuil, Paris, 2004, 214 p.
- Bergès J., *Adolescents impasse*, in *Psychanalyse de l'enfant*, Clims, Paris, 1989, tome 2, n° 6, pp. 47-50.
- Czermak M., *Symptôme, acting-out et passage à l'acte*, in *Patronymies*, Masson, Paris, 1998, pp. 41-50.
- Dufour D.-R., *Télévision, socialisation, subjectivation* in *Le débat l'enfant problème*, Gallimard, Paris, novembre-décembre 2004, pp. 195-213
- Dufour D.-R., *L'art de réduire les têtes*, Paris, Denoël, 2003.
- Forget J.-M., *Ces ados qui nous prennent la tête*, Fleurus, Paris, 1999, 188 p.
- Forget J.-M., *L'adolescent face à ses actes et aux autres*, Eres, Ramonville Ste Agne, 2005, 207 p.
- Forget J.-M., *Sweet sixteen, les raisons sociales de la violence*, in *La Croix* 24 juillet 2006.
- Forget J.-M., *Une, Autre?* in *Le cas de la jeune homosexuelle vue par Freud, Lacan, et quelques autres...*, Éd. A.L.I., Paris, 2002, pp. 153-161.
- Freud S., *Pour introduire le narcissisme*, in *La vie sexuelle*, PUF, Paris, 1977, pp. 81-105.
- Freud S., *Psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine* in *Psychose, névrose et perversion*, PUF, Paris, 1978, pp. 245-270.
- Freud S., *Psychologie collective et analyse du Moi* in *Essais de psychanalyse*, P.B.P., Paris, 1993, pp. 117-217.
- Huerre P. et coll., *L'adolescence n'existe pas*, Paris, Odile Jacob, 1997, 304 p.
- Inserm, *Trouble des conduites chez l'enfant et l'adolescent*, expertise collective, Paris, 2005, 428 p.
- Lacan J., *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je* in *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, pp. 93-100.
- Lacan J., *L'angoisse*, séminaire de l'année 1962-63, inédit.
- Lacan J., *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu*, in *Autres Écrits*, Le Seuil, Paris, 2001, pp. 23-84.
- Lebrun J.-P., *Des incidences de la mutation du lien social sur l'éducation*, *Le débat*, Gallimard, Paris, nov-déc 2005, pp. 151-176.
- Lebrun J.-P., *Les désarrois nouveaux du sujet*, Eres, Ramonville Ste Agne, 2001, 348 p.
- Lenoble E., Bergès-Bounes M., Calmettes S., Forget J.-M., *L'inserm sème le trouble*, in *Le Monde* du 4 octobre 2005.

- Marty F., *L'illégitime violence*, Eres, Toulouse, 1997, 144 p.
- Melman Ch., «Les Paranoïas», séminaire des années 1999-2001, document de travail de l'Association Lacanienne Internationale.
- Melman Ch., *L'homme sans gravité*, Éd. Denoël, Paris, 2002, 264 p.
- Journal *La Croix* du 17 mai 2006 et *Le Quotidien du Médecin* du 14 juin 2006.
- Rey A., *Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, 1992, 2383 p.

Prenons le temps de travailler ensemble.

La prévention de la maltraitance est essentiellement menée au quotidien par les intervenants. En appui, la Cellule de coordination de l'aide aux victimes de maltraitance a pour mission de soutenir ce travail à deux niveaux. D'une part, un programme à l'attention des professionnels propose des publications, conférences, séminaires et formations pluridisciplinaires. D'autre part, des actions de sensibilisation visent le grand public (spots tv et radio, livres pour enfants, ados et parents, blog, autocollants, cartes postales...).

L'ensemble de ce programme de prévention de la maltraitance est le fruit de la collaboration entre plusieurs administrations (Administration générale de l'enseignement et de la recherche scientifique, Direction Générale de l'Aide à la jeunesse, Direction générale de la santé et ONE). Diverses associations (Ligue des familles, services de santé mentale, plannings familiaux...) y participent également pour l'un ou l'autre aspect.

Se refusant aux messages d'exclusion, toute la ligne du programme veut envisager la maltraitance comme issue de situations de souffrance et de difficulté plutôt que de malveillance ou de perversion... Dès lors, elle poursuit comme objectifs de redonner confiance aux parents, les encourager, les inviter à s'appuyer sur la famille, les amis... et leur rappeler que, si nécessaire, des professionnels sont à leur disposition pour les écouter, les aider dans leur rôle de parents.

Les parents sont également invités à appréhender le décalage qu'il peut exister entre leur monde et celui de leurs enfants. En prendre conscience, marquer un temps d'arrêt, trouver des manières de prendre du recul et de partager ses questions est déjà une première étape pour éviter de basculer vers une situation de maltraitance.

La thématique est à chaque fois reprise dans son contexte et s'appuie sur la confiance dans les intervenants et dans les adultes chargés du bien-être de l'enfant. Plutôt que de se focaliser sur la maltraitance, il s'agit de promouvoir la « bienveillance », la construction du lien au sein de la famille et dans l'espace social: tissage permanent où chacun – parent, professionnel ou citoyen – a un rôle à jouer.

Ce livre ainsi que tous les documents du programme sont disponibles sur le site Internet:

yapaka.be

Temps d'Arrêt:

Une collection de textes courts dans le domaine de la petite enfance. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes

Déjà parus

- L'aide aux enfants victimes de maltraitance – Guide à l'usage des intervenants auprès des enfants et adolescents. Collectif.
- Avatars et désarrois de l'enfant-roi. Laurence Gavarini, Jean-Pierre Lebrun et Françoise Petitot.*
- Confidentialité et secret professionnel: enjeux pour une société démocratique. Edwige Barthélemy, Claire Meersseman et Jean-François Servais.*
- Prévenir les troubles de la relation autour de la naissance. Reine Vander Linden et Luc Roegiers.*
- Procès Dutroux; Penser l'émotion. Vincent Magos (dir).
- Handicap et maltraitance. Nadine Clerebaut, Véronique Poncelet et Violaine Van Cutsem.*
- Malaise dans la protection de l'enfance: La violence des intervenants. Catherine Marneffe.*
- Maltraitance et cultures. Ali Aouattah, Georges Devereux, Christian Dubois, Kouakou Kouassi, Patrick Lurquin, Vincent Magos, Marie-Rose Moro.
- Le délinquant sexuel – enjeux cliniques et sociétaux. Francis Martens, André Ciavaldini, Roland Coutanceau, Loïc Wacquant.
- Ces désirs qui nous font honte. Désirer, souhaiter, agir: le risque de la confusion. Serge Tisseron.*
- Engagement, décision et acte dans le travail avec les familles. Yves Cartuyvels, Françoise Collin, Jean-Pierre Lebrun, Jean De Munck, Jean-Paul Mugnier, Marie-Jean Sauret.
- Le professionnel, les parents et l'enfant face au remue-ménage de la séparation conjugale. Geneviève Monnoye avec la participation de Bénédicte Gennart, Philippe Kinoo Patricia Laloire, Françoise Mulkay, Gaëlle Renault.*
- L'enfant face aux médias. Quelle responsabilité sociale et familiale? Dominique Ottavi, Dany-Robert Dufour.*
- Voyage à travers la honte. Serge Tisseron.*
- L'avenir de la haine. Jean-Pierre Lebrun.*
- Des dinosaures au pays du Net. Pascale Gustin.*
- L'enfant hyperactif, son développement et la prédiction de la délinquance: qu'en penser aujourd'hui? Pierre Delion.*
- Choux, cigognes, «zizi sexuel», sexe des anges... Parler sexe avec les enfants? Martine Gayda, Monique Meyfroot, Reine Vander Linden, Francis Martens – avant-propos de Catherine Marneffe.*
- Le traumatisme Psychique. François Lebigot.*
- Pour une éthique clinique dans le cadre judiciaire. Danièle Epstein*
- À l'écoute des fantômes. Claude Nachin.
- La protection de l'enfance. Maurice Berger, Emmanuelle Bonneville.

*Épuisés mais disponibles sur www.yapaka.be